

Se construire avec l'autre

Vanessa Molina

Number 322, Winter 2018

Partager le monde

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89572ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Molina, V. (2018). Se construire avec l'autre. *Liberté*, (322), 25–27.

Se construire avec l'autre

Depuis 2015, une équipe de recherche québécoise a entrepris une étude de longue haleine sur l'expérience des populations déplacées. L'objectif? Définir l'hospitalité à partir de la parole des migrants.

VANESSA MOLINA

Je suis arrivée au Québec à 10 ans, en 1990, avec mon père et ma mère, réfugiés politiques salvadoriens, ma grande sœur et mon petit frère. J'avais fait le tour de l'Amérique centrale et du Mexique. Prête à aller au bout du monde tant que je restais avec mes parents, j'ai atterri un 17 janvier à Sherbrooke, sous un mètre et demi de neige et avec une certaine crainte de ce que voulait dire être « réfugiée ».

Je suis devenue politologue (et maman, entrepreneure, femme, chercheuse et auteure). Il y a trois ans, après avoir travaillé sur différents enjeux politiques sous l'angle des imaginaires sociaux, j'ai participé à la conception d'une recherche de longue haleine sur l'hospitalité. Le papier qui suit raconte l'aventure de cette enquête, toujours en cours. Parce que l'hospitalité, ça ne va pas de soi; ça se réfléchit, ça s'interroge et se met en œuvre avec l'autre. Et parce qu'en matière de recherche de qualité sur la question, le Québec n'est pas en reste. Au moment même où j'écris ces lignes, cette équipe interuniversitaire à laquelle j'ai pris part avec des anthropologues, des sociologues, des politologues, des littéraires d'origines diverses (Québec, Belgique, Colombie, Salvador, Maroc) table à repenser l'hospitalité dans le cadre des déplacements forcés contemporains.

Plongeons donc, en trois temps, dans une histoire de conceptions à refaire, de terrains à explorer, et d'arrimage entre science et vécu. Car cette recherche, nécessaire, ce sont des humains qui la font, avec leurs sensibilités, leurs craintes, leurs espoirs et leur mémoire. C'est ce qui m'amène à partager en troisième partie de ce texte un extrait d'entretien avec Leila Celis. Arrivée au Québec en 1999 de Colombie, elle a subi en propre le déplacement forcé de la campagne vers la ville, le canon des paramilitaires sur la tempe, avant d'immigrer au Canada à titre, elle aussi, de réfugiée politique. Aujourd'hui devenue professeure de sociologie à l'Université du Québec à Montréal, elle dirige le volet colombien de cette recherche sur l'hospitalité.

Ouvrir les conceptions

Le point de départ du projet, il y a trois ans, consistait à diriger les projecteurs vers l'hospitalité à long terme – bien après le moment de l'« arrivée ». Le pari était de l'aborder non pas à l'image de quelque chose que l'on offre au migrant (une charité, un cadeau, un acte de bonne foi), mais plutôt comme un rapport de réciprocité qui se tisse avec le temps. L'objectif était donc d'éviter de déposséder les migrants de toute capacité d'agir, d'éviter de les réduire aux rôles de victimes et de demandeurs (d'asile, de secours, d'aide). Il s'agissait plutôt de penser comment se construit, avec leur concours et celui des habitants du lieu d'accueil, un nouvel imaginaire social: un nouvel imaginaire de l'autre... et de soi. Cette reconfiguration des perceptions réciproques (dont le résultat n'est pas forcément l'harmonisation) est ce que l'on appelle ici « hospitalité ».

Être hospitalier ne renvoie donc pas à offrir gîte et couvert au survenant, mais plutôt à affronter l'altérité, à l'appivoiser et se réinventer avec elle au fil du temps. Il s'agit d'une transformation, d'une adaptation qui répond à l'altérité. Pour bien saisir celle-ci, il faut reconnaître qu'elle n'est pas uniquement synonyme d'*autrui* – l'autre, le migrant, l'arrivant, l'étranger –, mais qu'elle est aussi en nous. L'altérité, c'est l'autre qui arrive (du point de vue de ceux qui sont « déjà là »), l'autre qui est déjà là (du point de vue de ceux qui arrivent), mais c'est aussi l'autre qu'il y a en soi, qui se forme avec l'expérience nouvelle; l'autre de soi qu'on laisse derrière; l'autre que je ne connais pas encore, que je ne comprends pas, que je dois cerner et qui me pousse à créer quelque chose. Ainsi, l'hospitalité ne change pas la donne que pour le migrant mais aussi pour soi-même. *Soi-même comme un autre...*

La démarche entamée par l'équipe de chercheurs impliquait d'ouvrir la conception de l'hospitalité, certes à partir des écrits existants sur la question, mais aussi des imaginaires sociaux sur le terrain. Le cœur du travail prend dès lors des allures anthropologiques: se rendre sur le terrain, là où se produisent des déplacements forcés massifs, parler aux gens, s'imprégner

de leurs histoires, réaliser des entrevues en longueur vouées à saisir leur manière de parler, de se représenter et d'exprimer l'hospitalité à long terme. L'écriture des résultats de recherche, quant à elle, emprunte parfois des accents littéraires : trouver les mots pour incarner un imaginaire en acte, pour le partager, le relayer, l'animer. Il ne s'agit donc pas de le disséquer froidement.

De la théorie au terrain en Colombie

La recherche avance, la conception de l'hospitalité semble s'ouvrir et, à l'été 2017, Leila Celis réalise ses premiers terrains exploratoires en Colombie. Dans ce pays de 49 millions d'habitants, plus de 7 millions ont été déplacés de force dans les 30 dernières années (les déplacements forcés à l'intérieur des frontières, moins médiatisés, touchent néanmoins des millions de personnes dans le monde). Il est question de populations paysannes, autochtones et afro-descendantes, pourchassées par les milices paramilitaires et qui se rendent, souvent à pied, jusqu'à Bogotá. Un scénario que Leila connaît intimement... C'est là, sur ce terrain de déplacement *manu militari*, qu'il s'agit de chercher l'hospitalité à long terme.

Ce qui se dresse devant les paysans qui arrivent à Bogotá, nous rapporte Leila, ne ressemble pas d'emblée à de l'hospitalité. D'une part, on les perçoit comme la « paysannerie attardée », legs colonial, ou encore comme des populations « délinquantes et violentes », héritage de la propagande contre-révolutionnaire. D'autre part, les déplacés eux-mêmes ne savent souvent plus où ils en sont. L'épreuve est celle d'une déliquescence de l'identité propre. Perdre son chez-soi, pour les paysans autochtones, implique la perte de leurs biens, de leurs propriétés, de leur communauté, de leur capacité de production et de leur savoir-faire, d'un seul coup et dans une violence abyssale. « Quand tu as vu ton mari ou ton fils se faire tuer, tu n'as même plus de langage ! Comment te faire connaître, ou apprivoiser ce qu'il y en toi, quand tu n'es plus capable de parler ? » demande Celis. À cela s'ajoute l'effritement identitaire qu'induisent les processus d'accès à l'aide humanitaire : il faut entrer dans des cases bien précises et n'être *que* déplacé (on n'est plus un cultivateur, une mère, une tradition, mais... un déplacé). C'est dans cet état de fragilité identitaire que le paysan arrive en ville, où survivre ne signifie plus échapper aux paramilitaires, mais se débrouiller sur le marché du travail capitaliste, où prévalent des rapports individualistes et des relations de concurrence. Comment alors penser avec l'autre l'hospitalité à l'aune de la reconfiguration des imaginaires ?

Et pourtant, des indices d'hospitalité surgissent quand on creuse, quand on repose la question, qu'on prête à nouveau l'oreille et qu'on regarde les choses à long terme. Les nouvelles générations de migrants voient la ville d'un autre œil et s'y rendent volontiers (pour plus d'occasions d'éducation, de travail, etc.). Puis, surtout, les perceptions de la campagne, de la ruralité et de la paysannerie changent elles aussi, se

reconfigurent. Depuis 2011, des mobilisations paysannes autochtones (manifestations de grande envergure, marches nationales) obtiennent l'appui de larges secteurs de la population urbaine en Colombie. On les accueille en battant des casseroles, avec des cortèges de bienvenue. On peut y voir des signes de reconfiguration des identités, d'hospitalité. Comment l'expliquer ? Y a-t-il lieu de penser qu'au sein de ces secteurs urbains se trouvent les enfants des déplacés d'hier ?

Le vécu au cœur de la recherche

En tête à tête avec Leila Celis à l'automne 2018, j'ai voulu connaître davantage son rapport personnel à cette enquête sur l'hospitalité, sachant qu'elle a connu dans sa chair propre la violence du déplacement forcé en Colombie et l'odyssée de l'immigration au Canada – odyssée à propos de laquelle j'ai moi-même des souvenirs d'enfance et d'adolescence. Ce projet de recherche mobilise tête, cœur, mémoire, vécu... réticence et persévérance. L'hospitalité comme reconfiguration de l'autre et de soi, c'est aussi une histoire de chercheurs aux différents parcours qui se rencontrent.

Peut-on dire qu'au départ, Leila, vous étiez un peu sceptique à l'égard de cette recherche ?

Oui, tout à fait. Pour deux raisons. La première est simple : ce que, moi, j'ai vu, ce que j'ai connu dans mon histoire personnelle a été exactement le contraire de l'hospitalité. On peut l'appeler racisme ou autre, mais ce n'était pas de l'hospitalité. Aussi, je voyais très bien l'importance de chercher des scènes hospitalières, j'ai toujours été convaincue de leur pertinence, mais c'est pour moi un défi intellectuel et politique, parce que je me disais qu'en mettant l'accent sur l'hospitalité, on allait *de facto* cacher la réalité du racisme. Je sais que ce racisme a été mille fois dénoncé, mais je craignais que parler uniquement d'hospitalité occulte cette autre réalité. Voilà les tensions et l'ambiguïté que je ressentais.

L'une des idées fondamentales du projet est de ne pas réduire les déplacés au statut de victimes (du racisme, de la violence, etc.), mais de leur donner un rôle actif dans la construction de l'hospitalité. Néanmoins, pour votre part, vous faites une différence entre le fait d'être relégué au rôle de victime et de revendiquer soi-même le statut de victime, en racontant la violence vécue. La voie qui s'ouvre pour ne pas oblitérer le racisme et la violence serait-elle de chercher comment les populations déplacées qui narrent ce qu'elles ont vécu se réapproprient ainsi un rôle dans l'histoire, notamment celui de victime ?

C'est exactement ça. Le problème que nous avons avec le terme « victime » provient du fait que nous le concevons principalement à partir de la psychologie clinique (et je dirais même de la psychologie du Nord occidental). Ainsi, beaucoup des

théories sur la victime ont à voir avec le moment du « choc » : le moment où la victime ne sent aucune capacité, et se trouve pour ainsi dire neutralisée. Or, être victime est beaucoup plus que ça. Quand la victime commence à raconter son histoire de souffrance, elle se donne un pouvoir, une capacité, celle de nommer ses ennemis, ses amis, ses alliés, de nommer ceux qui sont restés indifférents. Par-là, elle reconstruit des relations de pouvoir, elle rebâtit des relations humaines. Mon problème est donc celui-ci : il ne faut pas réduire les déplacés au statut de victimes, certes, mais il ne faut pas non plus le nier. Il faut pouvoir raconter pour pouvoir reconstruire...

De ce point de vue – si le récit de la souffrance du déplacement permet de réarticuler qui nous sommes, de réarticuler qui sont nos amis et ceux qui nous entourent –, nous ne sommes pas loin d'une conception de l'hospitalité comme reconfiguration des imaginaires et des identités. Le récit de la souffrance peut ainsi participer de cette hospitalité que l'on construit ensemble. Cela me fait penser aux marques d'hospitalité que vous avez repérées en Colombie. Les manifestations et les marches paysannes autochtones, qui sont de mieux en mieux reçues en ville depuis quelques années, parlent-elles de la souffrance des déplacés ?

Oui. Et c'est très intéressant. Il y a effectivement un récit de la souffrance des déplacés, par les déplacés eux-mêmes, et ce récit, au bout du compte, crée des liens avec autrui... Parce que de la souffrance, nous en avons tous, de sorte que quand les gens la racontent, on s'y identifie, à un moment ou un autre. On entend. En plus, dans ces manifestations et ces marches, il y a, de la part des déplacés, une proposition de ce qu'ils veulent faire, d'un objectif à moyen terme.

Je crois qu'à partir du partage de ce récit de la souffrance, qui est aussi un récit d'espoir, se construisent beaucoup plus de liens qu'on le pense. Je ne l'avais pas vu comme ça jusqu'ici... c'est de la recherche en marche !

En terminant, autant du point de vue de votre histoire personnelle qu'en tant que chercheuse, si l'on pense l'hospitalité à titre de reconfiguration des identités, qu'est-ce qui aide et qu'est-ce qui n'aide pas ? Qu'est-ce qui encourage cette reconfiguration et qu'est-ce qui y nuit ?

Je vais faire une petite déviation. J'ai rencontré récemment une Colombienne. Elle était médecin en Colombie, elle est arrivée ici avec son mari, qui travaillait lui aussi dans le milieu de la santé, et leur fille de 15 ans. Ils ne parlaient ni l'anglais ni le français et sont venus ici avec le rêve américain. Leur monde s'est écroulé, ils ont dégringolé l'échelle sociale. Ils sont acculés aux aides de derniers recours, n'ont pas d'emploi et, s'ils en décrochent un, ce sera comme femme de ménage et chauffeur de taxi...

Moi, quand je suis arrivée au Québec, ma situation était exactement l'inverse. Je viens de la montagne, d'une famille pauvre, mais pauvre dans le sens de « vraiment » pauvre – parfois, on n'avait rien pour faire à manger. Je n'avais même pas fini le secondaire et, arrivée ici... Incroyable : on a l'aide sociale, l'accès à des garderies, la possibilité d'aller à l'école à temps plein ! Je me sentais enfin en sécurité.

Mon expérience, c'est le jour et la nuit comparativement à celle de cette autre femme qui se sent inquiète comme jamais – une insécurité qu'elle ne connaissait pas dans son pays. Donc, si les conditions s'améliorent, cela aide, mais le contraire est aussi vrai. Dans les deux cas, il faut se rappeler que les choses sont temporaires. S'en rendre compte – du point de vue de celui qui arrive –, ça aide.

J'oserais dire aussi que pour la société d'accueil, pour les « déjà là », comme nous les désignons dans notre projet de recherche, ça doit être la même chose. Le choc (« ils viennent voler nos jobs », « ils viennent avec des valeurs différentes » ou alors « ce sont des paysans attardés ! ») est temporaire. Le seul fait de côtoyer autrui nous change, au fil du temps. En ce qui me concerne, par exemple, je viens d'une société assez conservatrice à l'égard de tout ce qui touche aux relations de genre et à la sexualité, l'homosexualité notamment. Je me souviens de la première fois où j'ai entendu quelqu'un – un militant que j'aimais beaucoup – parler des droits des homosexuels. J'étais hyper mal à l'aise et me disais : dans ma gauche à moi, on ne dit jamais ça ! Mais le simple fait de l'entendre, d'être en contact avec cet autre discours te change peu à peu, fait bouger ce que tu penses, tes croyances, tes réflexes... tes aspirations.

○ ○ ○

Côtoyer l'autre nous transforme les uns et les autres – sans que ce soit là une prise de position délibérée, militante, d'accueil. C'est le simple fait du contact qui reconfigure, qui est hospitalier. La proposition, dans sa simplicité, met en perspective l'un des credo de notre espace public : il faut un débat de société sur l'immigration, il faut se dire les « vraies » affaires. S'il faut parler, il faut aussi se côtoyer... en pensant l'hospitalité à long terme. (L)

♦ Politologue, **Vanessa Molina** est chercheuse à l'Université de Montréal et codirectrice de l'Institut Grammata s.e.n.c. Elle est l'auteure de plusieurs écrits sur les représentations sociales et les imaginaires. Pour plus d'information sur la recherche sur l'hospitalité, consulter <www.gripal.ca>